

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 183. — SAMEDI, 5 NOVEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

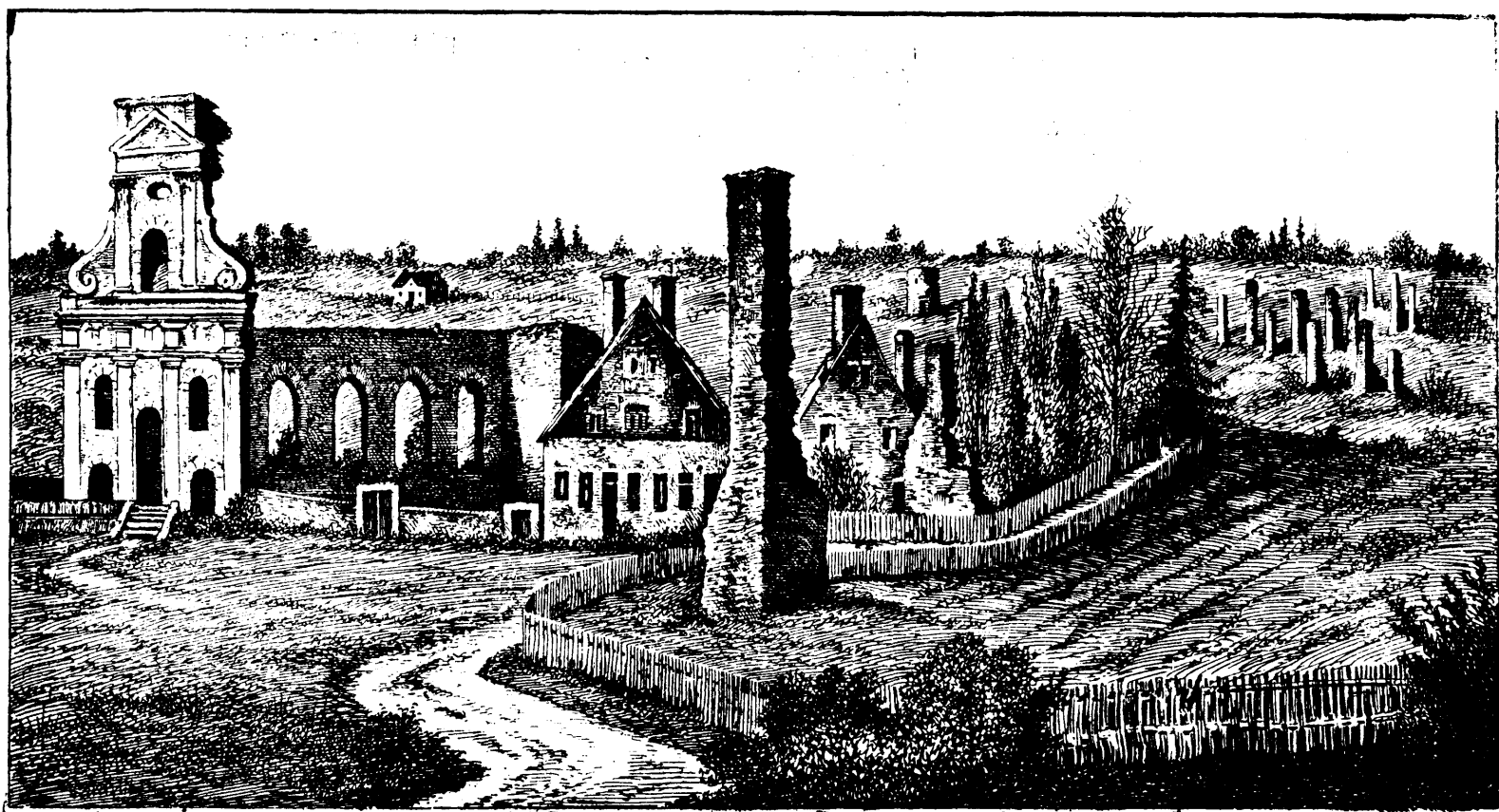
La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



DR CHÉNIER



BONAVENTURE VIGER



ÉVÉNEMENTS DE 1837-38. — LES RUINES DE SAINT-BENOIT.—(Voir Entre-Nous)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 5 NOVEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—M. Provencher.—
Les délaissés de la tombe.—Pauvres feuilles, par Her-
manche.—La nuit des morts.—Petite industrie du Ménage.
—La mode pratique.—Connaissances utiles.—Usages et
coutumes.—Les premiers soins.—Feuilletons.

GRAVURES : Evénements de 1837-38 : Bonaventure Viger ; Dr
Chénier ; Les ruines de Saint-Benoit.—Bataille de Men-
tana : Victoire remportée par l'armée pontificale sur les
Garibaldiens, le 3 novembre 1867.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes	-	-	-	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique,
par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune
prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le
tirage de chaque mois.



Ues Zouaves Pontificaux canadiens-français
répondant à l'appel de leur général, le
Baron de Charette, ont organisé un grand
concert, dont les bénéfices seront consa-
crés à l'achat d'un cadeau qui sera envoyé
à l'Exposition Vaticane, pour le jubilé de Sa Saint-
eté le Pape Léon XIII.

Comme LE MONDE ILLUSTRÉ, quoi qu'en dise
la date qu'il porte, paraît l'avant-veille de cette
soirée, j'attire l'attention de mes lecteurs sur cette
fête d'un caractère tout spécial et à laquelle doi-
vent assister tous les catholiques.

Si nous jetons un regard vers le passé, nous
voyons que la date choisie par les zouaves, rap-
pelle un des plus brillants faits d'armes de la
petite armée dont ils ont fait partie.

Il y a vingt ans, le 1er novembre 1867, cinq
jours après l'héroïque retraite de Monte Rotondo,
où une poignée de zouaves avaient lutté contre
6,000 garibaldiens et n'avaient capitulé qu'après
avoir subi cinq assauts, le général comte de
Faily, commandant l'armée française d'occupa-
tion, et le général Kanzler, commandant l'armée
du pape, tinrent conseil, décidèrent de frapper
un grand coup, arrêtaient les bases de leurs opé-
rations et leur exécution fut fixée au dimanche,
3 novembre.

C'est ce jour-là qu'eût lieu la bataille de Men-
tana.

Mentana!

La glorieuse revanche de Castelfidardo!

* * Le 3 novembre, à trois heures du matin,
l'armée sortit de Rome par la porte Pie; la nuit
était noire comme de l'encre et la pluie tombait
à torrent.

La colonne pontificale commandée par le gé-
néral comte de Courten, était ainsi composée :

Deux bataillons de zouaves	1500	hommes
Un bataillon de carabiniers.....	520	—
Un bataillon de la Légion Romaine	540	—
Une batterie d'artillerie	117	—
Un escadron de dragons	106	—
Une compagnie du génie	80	—
Un détachement de gendarmes....	50	—

Total de la colonne pontificale.... 2913 —

La colonne française, commandée par le gé-
néral comte de Polhés, se composait de :

- Un bataillon de chasseurs à pied.
- Un bataillon du 1er régiment de ligne.
- Un — du 29e — — — —
- Deux bataillons du 59e — — — —
- Un peloton du 7e chasseurs à cheval.
- Un peloton de dragons.
- Une demi-batterie d'artillerie.

Total de la colonne française, environ 2,000
hommes.

* * La petite armée se mit en marche avec
entraîn, les soldats italiens criaient, les Français
et les zouaves chantaient gaiement.

On traversa le pont Nomentano, sur la route
qui conduit à Mentana, avec la plus grande pré-
caution, car il était miné.

A onze heures, on s'arrêta près d'une petite
chapelle où le Père Ligier dit la messe.

On se remit en marche.

A midi et demi, à quatre lieues de Mentana,
une vive fusillade, partant de trois côtés à la fois,
annonce le commencement de l'action; les
Zouaves s'élancent sur cette première ligne enne-
mie, et bientôt tout le régiment est engagé.

Dès le début, le capitaine de Veaux, frappé
d'une balle au cœur, tombe glorieusement à la
tête de sa compagnie.

Le lieutenant colonel de Charette, conduit
ses hommes à l'attaque : "Allons, Zouaves, s'é-
crie-t-il, en avant! vous combattez devant l'armée
française!"

A ces mots, toutes les collines sont gravies la
bayonnette en avant; on se fusille à bout portant,
l'ennemi se replie en désordre et va se reformer
à couvert dans l'enceinte murée de la *Vigna San-
tucci*.

Charette bondit en avant : "A moi, enfants, ou
je meurs sans vous!"

Les Zouaves suivent leur chef et délogent les
garibaldiens qui sont culbutés par cette attaque.

Charette roule avec son cheval, atteint de trois
balles. Les Zouaves poussent un cri de terreur :

—Notre colonel est tué!

—Ce n'est rien, mes enfants, allez toujours.

Et il continue de combattre à pied jusqu'à ce
qu'on lui amène le cheval d'un officier garibal-
dien blessé.

—C'est bien, mes enfants, je vous verrai
mieux, dit-il.

Mais de l'endroit où le combat a commencé, si
des crêtes des collines on peut apercevoir Men-
tana et son château-fort, perché comme un nid
d'aigle sur des rocs escarpés, il faut, pour y arri-
ver, ou suivre la grande route, qui est exposée à
la fusillade partant des remparts, ou se jeter
dans les vignes.

On établit quelques pièces d'artillerie sur les
hauteurs de la vigna Santucci pendant que l'in-
fanterie pontificale s'avançait vers Mentana pour
gagner du terrain à droite et à gauche de cette
formidable position, mais l'ennemi s'apercevant
de ce mouvement déploya deux fortes colonnes
et prit les zouaves en flanc. Un bataillon de ca-
rabiniers pris en flanc essuya de grandes pertes.

Malgré les forces supérieures auxquelles on se
heurta, pas un des soldats ne reculait, mais
la réserve était presque épuisée, quand le gé-
néral Kanzler fit demander au général Polhés de
faire avancer ses troupes.

* * Garibaldi s'était bercé de l'espoir que la
colonne française ne brûlerait pas une amorce,
mais il s'était gravement trompé et il s'en aper-
çut bientôt.

Les soldats français qui, jusqu'à ce moment
avaient assisté impatiemment aux progrès des
Zouaves, s'élançèrent à leur tour sur les lignes
ennemies qui cherchaient à envelopper la petite
colonne pontificale.

Le colonel Frémont, à la tête du 1er bataillon
du 1er de ligne et de trois compagnies de chas-
seurs à pied arrêta les garibaldiens à l'extrême
gauche, pendant que le lieutenant-colonel Saus-
sier, du 29e de ligne, exécutait un mouvement
analogue sur la droite.

L'infanterie, qui depuis plusieurs heures avait
soutenu et repoussé avec un indicible élan les ef-
forts réunis de l'ennemi, s'était massée peu à peu
autour de Mentana, qui maintenant était enfermée

dans un cercle de fer, dont les défenseurs, abrités
derrière les murailles, continuaient un feu très
vif.

Le général Kanzler jugea le moment venu de
donner un assaut décisif pour mettre fin au com-
bat avant la chute du jour. Il donna ses ordres et
le général de Polhés, avec le colonel Berger,
voulut lui-même marcher à la tête du 59e de ligne
et du 2e bataillon de chasseurs à pied.

Cette colonne réussit à chasser l'ennemi des
vignes environnantes.

"Le but principal du combat de la journée
me semblait atteint, dit le général Kanzler dans
son rapport officiel, auquel j'emprunte la plus
grande partie de ce récit; car l'ennemi, culbuté
dans toutes ses positions, après des pertes consi-
dérables, s'était enfermé dans Mentana, où il
devait nécessairement être en proie à la plus
grande démoralisation.

"En conséquence, je ralliai mes troupes qui
se trouvaient mêlées aux corps français, dans les
différentes positions enlevées à l'ennemi, et, après
avoir pris les mesures de sûreté nécessaires, je
fis établir les bivouacs pour la nuit, sur le terrain
même, occupé précédemment par les garibal-
diens.

"J'installai, en outre, de forts avant-postes
autour de Mentana, pour avoir la certitude que
l'ennemi ne pût profiter de l'obscurité pour opé-
rer une retraite.

"La nuit se passa sans incidents remarquables.

"Les événements du lendemain prouvèrent la
justesse de mes prévisions. En effet, le 4 au ma-
tin, on amenait au quartier-général un parlementa-
ire qui proposait la reddition de Mentana, de-
mandant que les garibaldiens pussent se retirer
avec armes et bagages. Ces conditions furent
naturellement refusées.

"Cependant le commandant Fauchon, du 59e
de ligne, avançait dans le village de Mentana en
faisant un grand nombre de prisonniers. Comme
cette foule de garibaldiens, jointe aux nombreu-
ses captures opérées dans les engagements pré-
cédents, nous causait un grand embarras, on con-
sentit à accorder aux défenseurs restés dans le
château de Mentana la faculté de se retirer au-
delà de la frontière, en abandonnant leurs armes."

Monte Rotondo était évacuée en même temps.
La victoire portait ses fruits!

* * Les pertes se montaient :

Colonne de Courten :
Régiment de zouaves : 24 morts, 157 blessés,
y compris le capitaine de Veaux tué, le lieuten-
nant Jacquemont et le sous-lieutenant Dujardin,
et le zouave canadien Alfred LaRoque, blessés.

Légion romaine : 6 blessés.
Carabiniers : 5 morts, 37 blessés.
Artillerie : 1 mort, 2 blessés.
Dragons : 1 blessé.
Total : 30 morts et 103 blessés.

Colonne de Polhés :
2e bataillon de chasseurs à pied : 6 blessés.
1er régiment de ligne : 2 blessés.
29e régiment de ligne : 5 blessés.
59e régiment de ligne : 2 morts, 22 blessés.
Chasseurs à cheval : 1 blessé.
Total : 2 morts et 36 blessés.

Quand aux qualités militaires déployées par la
petite armée pontificale, voici ce que le général
de Polhés disait :

"J'ai assisté là à un petit Solférino, c'est le
seul mot avec lequel je puisse rendre l'impression
de la bravoure déployée dans ce combat par les
troupes pontificales."

Le général de Faily a, de son côté, jugé ainsi
les volontaires chrétiens :

"Je ne puis mieux terminer ce rapport, M. le
maréchal, qu'en disant à Votre Excellence, avec
quel entraînement et quelle bravoure les troupes pon-
tificales se sont conduites. C'est un hommage que
l'armée française se plaît à leur rendre."

Le colonel Allet, dans son rapport de la cam-
paigne, s'exprime ainsi :

"Tout ce qu'on pouvait attendre des cœurs les
plus énergiques vous l'avez fait! Et à la dernière
heure de cette lutte de quarante-cinq jours, sur le
champ de bataille que vous veniez de joncher de
cadavres, l'armée française, ce juge incorruptible
de la valeur, s'est trouvée là pour applaudir à la

vôtre et vous rendre un témoignage incontestable."

. Les épisodes abondent, mais le cadre de cette causerie est trop étroit pour les citer.

Pendant la bataille, M. de Bourbon-Chalus, fils, caporal aux Zouaves, se jette avec sept ou huit compagnons d'armes au milieu du feu des garihaldiens et se bat avec une énergie et un sang-froid admirables; survient un capitaine français conduisant sa compagnie en bon ordre:

"Très bien, monsieur, dit-il à Bourbon-Chalus. Quand on se bat ainsi, on est digne de prendre la droite partout. Venez avec nous."

C'est à son père, le comte de Bourbon-Chalus, officier dans l'armée pontificale, que le général Brignone, disait le soir de Castelfidardo:

"Vraiment, messieurs, à lire vos noms, on croirait lire une liste d'invités aux fêtes de Louis XIV."

C'est qu'en effet, nombre des plus beaux noms de France figuraient sur les registres de l'armée pontificale.

. La victoire de Mentana est une de celles dont nous pouvons être fiers. Deux Canadiens y assistaient et tous deux ont eu l'honneur d'être blessés.

De ces deux braves, l'un, Hugh Murray, est mort en soldat, en Espagne, face à l'ennemi; l'autre est M. Alfred La Rocque, que j'ai déjà nommé, qui a publié, dans la *Revue Canadienne*, un récit de la bataille et les circonstances dans lesquelles il a été blessé.

Ce vingtième anniversaire doit donc être célébré dignement. Il s'agit d'un fait d'armes glorieux et, quelle que soit l'opinion que l'on entretienne au sujet de l'opportunité de cette campagne, tous, amis et adversaires, se sont plu à reconnaître le courage et le dévouement de l'armée pontificale, qui a eu le plus beau certificat de bravoure que l'on puisse exiger, puisqu'il a été, comme je vous l'ai fait voir, donné par l'armée française elle-même qui combattait à ses côtés.

Il s'agit pas d'une bataille d'opéra comique, d'un Batoche, mais d'un combat où l'on avait à lutter contre des forces doubles.

Un Français de Montréal, M. Monier, actuellement rédacteur à *l'Etendard*, porte également la médaille de Mentana, où il s'est vaillamment conduit comme il l'a fait plus tard à Loigny et à Patay, pendant le sombre drame de 1870.

Aujourd'hui, les temps sont changés, et si les Zouaves ne peuvent donner leur sang, ils veulent au moins offrir au Chef du Catholicisme une preuve de leur amour et de leur fidélité.

Refuserez-vous de coopérer à cette œuvre?

. Le sifflement des balles, les grondements des canons, le cliquetis des bayonnettes, les cris de victoire et les gémissements des blessés me remplissent la tête de souvenirs de bataille, et c'est pourquoi, à côté de ce combat donné pour la Religion, à côté de Mentana, j'ai choisi pour gravure les ruines de Saint-Benoit, où l'on s'est battu pour la liberté.

Les héros de 1837 étaient les dignes pères des soldats de 1867.

Ce qui suit est l'inscription écrite par M. Girouard, l'un des patriotes de 1837-38, au bas du dessin des ruines de Saint-Benoit, fait par lui-même:

Vue de partie des ruines du village de Saint-Benoit, entièrement pillé et incendié les 15 et 16 décembre 1837, par les troupes anglaises et les volontaires armés commandés par le lieutenant-général Sir J. Colborne, en personne, malgré la promesse que les propriétés et les personnes seraient respectées, et en violation de la promesse donnée aux habitants de Saint-Benoit, qui ne lui offrirent aucune résistance, ayant protesté, dans une députation qu'ils lui envoyèrent, à son départ de Saint-Eustache, qu'ils n'avaient point pris les armes contre le gouvernement, mais pour se protéger contre les soi-disant Loyaux d'Argenteuil, Gore, etc., etc., qui, depuis quelque temps, menaçaient de venir les brûler et les piller.

Cependant, l'armée après avoir incendié deux églises, deux presbytères, un couvent, quatre moulins, cent onze maisons, douze granges pleines, cent soixante huit autres bâtiments, pillé plus de cinq cents familles, dévasté et ravagé sur son chemin les campagnes environnantes, s'en retourna avec un nombre considérable de bétail, presque tous les chevaux des habitants, avec des centaines de voitures chargées d'un immense butin.

Parmi les propriétés détruites à Saint-Benoit se trouvent les notariats de M.M. Bazienne et Girouard, avec plus de 20,000 titres de familles, de propriété, etc.; l'*Histoire du Canada*, manuscrite par feu le Dr Labrie, et autres documents précieux

sur le pays. Trois belles bibliothèques ont été dispersées, etc. Outre ces pertes inappréciables on estime le pillage fait par l'armée anglaise à plus de \$25,000, et les propriétés incendiées à plus de \$30,000. On peut voir à ce sujet un état détaillé qui a été publié en partie par les gazettes.

. Hélas! le tableau change: tout à l'heure c'était un triomphe que je chantais, maintenant c'est la défaite qui me fait pleurer, et c'est à l'occasion de ce cinquantenaire d'une année de gloire et de larmes que LE MONDE ILLUSTRÉ publie également les portraits de MM. Chénier et Viger.

"Toutes les époques de luttes et de combats, dit M. L.-O. David, dans son livre de 1837, ont leurs héros légendaires, leurs types populaires. On voit dans toutes les révolutions quelqu'un en qui se personnifient l'esprit et le caractère de la nation, un homme auquel se rattachent les traditions de ces époques fécondes en grandes actions. Bonaventure Viger sera, il l'est déjà, le héros légendaire de 1837, l'une des figures dont le drame et le roman se plairont à perpétuer le souvenir.

"Il est né à Boucherville; il appartient à une famille qui, depuis deux cents ans, n'a cessé de fournir à la patrie de bons et utiles citoyens, des hommes remarquables même. Son père était cousin germain de l'hon. D.-B. Viger.

"Bonaventure Viger était, en 1837, un joli et solide garçon de trente-quatre à trente-cinq ans, de moyenne taille, mais de bonne mine, bien planté, à la jambe cambrée, à la poitrine bombée, aux muscles d'acier, capable de tout entreprendre et de supporter les plus grandes fatigues. Il avait l'œil vif, la figure animée, la tête chaude, mais bonne, la parole abondante et énergique, le cœur plein de courage et de patriotisme."

C'est à ce brave et au capitaine Vincent qu'appartient le premier succès remporté par les patriotes sur le chemin de Chambly.

Il combattit à St-Denis et à St-Charles et c'est après ce dernier engagement qu'il fut fait prisonnier en cherchant à gagner les Etats-Unis.

Condamné à mort, sa peine fut commuée en l'exil aux Bermudes. Il fut gracié quelques mois plus tard.

. C'est encore à M. David que j'emprunte les lignes suivantes:

"Jean-Olivier Chénier naquit à Longueuil en 1806. En 1817, le Dr Kimber, de Montréal, qui l'avait remarqué, le prenait sous sa protection, et, ne pouvant le mettre au collège, se chargeait lui-même de son instruction. Chénier se livra à l'étude avec toute l'ardeur et l'énergie de son tempérament, se faisait recevoir médecin, le 25 février 1828, et allait s'établir à Saint-Benoit, dans le comté des Deux-Montagnes. En 1831, il épousait la fille du célèbre Dr Labrie, allait, peu de temps après, à Saint-Eustache, prendre la place de son beau-père qui venait de mourir, et contribuait puissamment à faire donner le siège vacant du regretté défunt, dans l'Assemblée législative, à M. Girouard."

Le Dr Chénier a été l'âme du mouvement patriotique à St-Eustache et c'est à la bataille donnée dans ce village qu'il tomba.

Malgré certaines attaques mal équilibrées, la mémoire de Chénier est restée intacte et pure.

C'est une de nos gloires, on n'y touche pas.

. Les Zouaves célèbrent l'anniversaire de la bataille de Mentana, ils ont raison, car ce jour là fut assez grand pour eux, pour que leurs enfants apprennent à en conserver le glorieux souvenir, mais je dois dire que je suis désolé de voir que le cinquantenaire de 1837 n'ait pas le don de produire dans notre population un mouvement qui rappelle à la génération actuelle la noble conduite de ses prédécesseurs dans la vie politique.

Quelques articles dans les journaux ne suffisent pas.

Nous entrons dans le mois des batailles de Saint-Denis et de Saint-Charles et pas un homme ne se lève pour demander que l'on aille, le 22 et le 25 de ce mois, déposer une couronne sur la tombe des vaillants qui ont succombé.

Cela est profondément triste.

MORT DE M. J. A. N. PROVENCHER

Une triste nouvelle est venue frapper le monde littéraire et politique.

M. J. A. N. Provencher est mort vendredi, le 28 octobre, à huit heures du soir, à l'âge de 45 ans.

Nous publierons une notice biographique de ce brillant écrivain dans notre prochain numéro.

LES DÉLAISSÉS DE LA TOMBE

Les dernières feuilles qui tremblent au bout des branches, la brise qui siffle dans les bois, et les pâles rayons du soleil d'Automne, tout nous annonce l'arrivée de ce mois triste et sombre.

C'est le mois des morts.

En pensant à cette fête qui s'appelle la Toussaint, il nous arrive des souvenirs qui nous jettent dans la méditation.

Le respect pour les morts est un sentiment louable; la prière pour eux l'est mille fois plus encore. Avec le premier s'associent souvent la vanité, l'intérêt personnel et l'honneur de la famille; la prière, rosée d'un cœur trop plein qui débordé silencieusement sur le cœur même de Dieu, n'admet aucun alliage possible. Prions pour les morts.

Quand la terre se dépouille, quand le ciel se voile de nuages gris, quand les feuilles jonchent le sol, la tristesse vient et la mélancolie nous opprime. Nous pensons à ceux qui reposent là-bas sous la pierre froide, au champ des morts, et qui nous y attendent.

Les premières soirées d'hiver vont s'ouvrir. Autour du foyer, une place sera vide cette année et le sera toujours. C'était le bout-en-train des fêtes de la famille: son espoir, qui sait? peut-être son seul soutien, ou bien encore, c'était la grâce, la joie, trait-d'union de la famille. Jeunes, ils ont été touchés par cette main qui brise et ne répare jamais. La mère les pleure, le père pense à eux en essuyant furtivement une larme, les amis les regrettent: que ne prient-ils pour eux! La prière soutient dans l'épreuve.

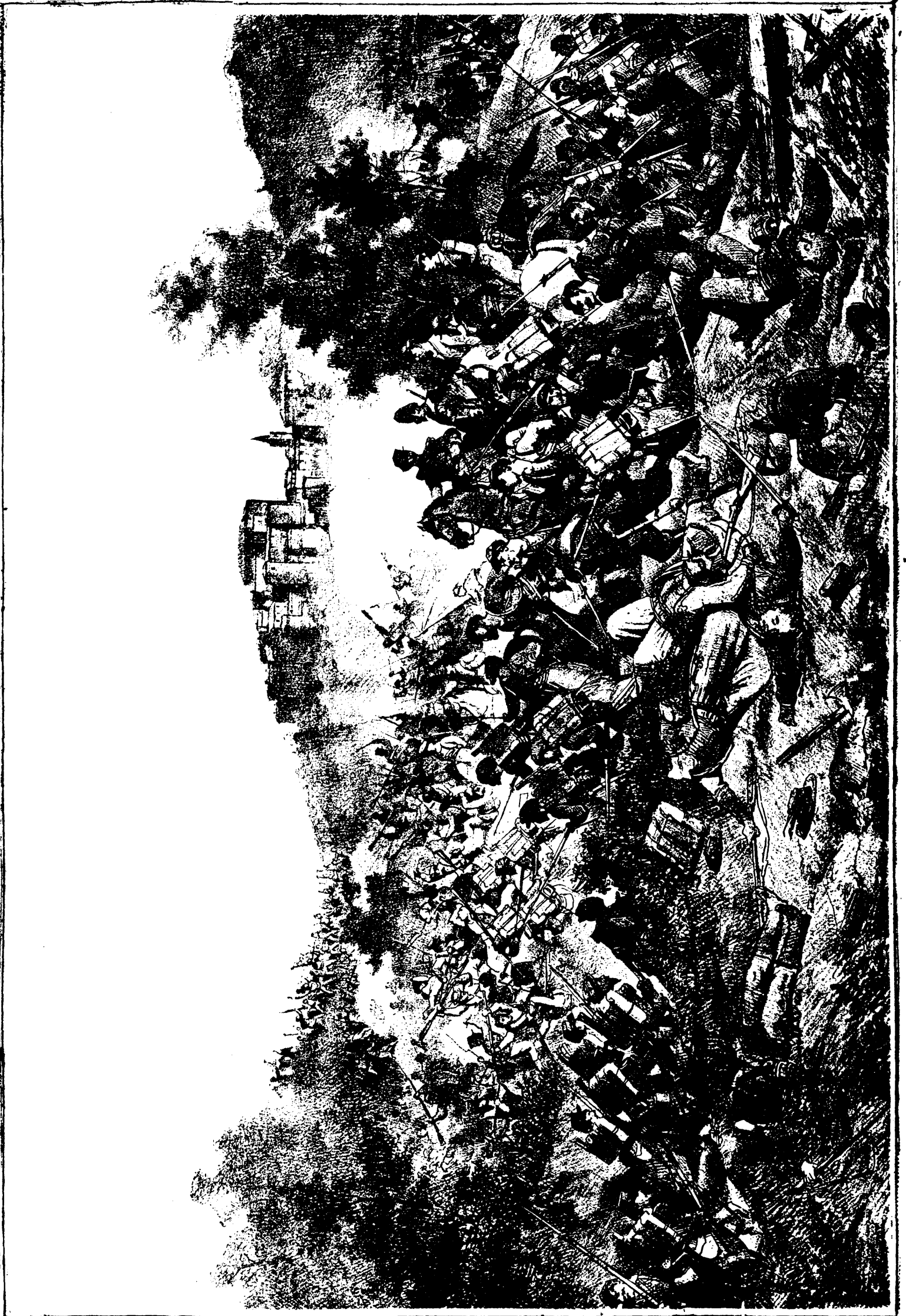
Quand la nuit sombre revient, il y a comme un air de mort qui passe avec des cris plaintifs sur la demeure devenue trop grande. Oh! alors, la prière comble les vides.

Puis combien, qui, morts loin des leurs, attendent en vain des secours! Combien d'autres qui, seuls et isolés sur la terre, le sont plus encore dans la tombe. Il faut prier pour eux, la prière est une aumône.

Quand la foule partagée en groupes de famille, est à genoux sur le sol humide du cimetière, et que l'eau bénite tombe des mains du prêtre comme une rosée de bénédictions sur les os arides des morts, le spectacle est émouvant. La vue du lieu lugubre, de ce dortoir des décédés, ne manque pas de relier entre nous et les nôtres des relations aussi avantageuses pour nous que pour eux. Car eux aussi ils pensent à nous et peuvent prier pour nous.

Des rhumes de cerveau.—Il y a une classe de gens qui jouissent du monopole presque exclusif des rhumes de cerveau, on peut l'appeler la classe des *enchifrenés*. Ces malheureux vont, les yeux gonflés, les joues bouffies, le nez rubicond. A chaque instant, ils sortent leur mouchoir dans lequel ils font retentir les éclats de leur trompette. Quelques-uns prisent du tabac pour éternuer, ils éternuent pour se moucher. Le but apparent est de moucher leur rhume de cerveau. Ils me font l'effet d'un homme qui prétendait guérir une brûlure par des frictions avec des tisons ardents. Le résultat est net: le mal est aggravé! Mon cher enchifrené, ménagez votre mal, il est déjà assez maussade comme cela, contentez-vous de supprimer la surabondance des humeurs. Introduisez plutôt dans vos narines un tampon d'ouate imbibé de collodion, et en moins de vingt-quatre heures, votre rhume ne sera plus qu'un souvenir. Voici un conseil pour prévenir le rhume de cerveau: ne jamais se moucher violemment lorsqu'on est à l'air vif et froid, ou à une température humide.

Lion Leduc



BATAILLE DE MENTANA.—VICTOIRE REMPORTÉE PAR L'ARMÉE PONTIFICALE SUR LES GARIBALDIENS, LE 3 NOVEMBRE 1867.—(Voir l'Entre-Non.)

PAUVRES FEUILLES !

Tournez, tournez, comme des folles.

NE ne sais quelle pitié, quelle magique sympathie fait mon cœur gros à la vue de ces feuilles vertes et belles hier, jaunies, rougies aujourd'hui, que le vent détache de la branche, jette à nos figures, précipite de toutes parts. Quand je vais par les rues, leur bruisement plaintif me fait mal aussi. J'évite de les briser sous mes pas. J'en ramasse à pleines mains, j'en attache à ma boutonnière, j'en charge mon amie Mignonne qui toujours m'accompagne dans mes courses et mes promenades, j'en glisse dans son livre de prières, j'en presse aussi dans le mien ; j'en fais des cueillettes, des gerbes, des bottes, que je dispose partout dans ma chambre, sur mon bureau de toilette, sur ma bibliothèque, sur ma table à ouvrage ; puis, je me surprends murmurant instinctivement : *Pauvres feuilles !*

Pauvres feuilles !

Il y a dans cette chute des feuilles quelque chose d'ineffablement triste qui pénètre l'âme. Un quelque chose qui nous fait s'arrêter au milieu de la route que nous parcourons, gais et heureux, sans crainte et sans alarme, sans souci et sans tristesse.

Il semble que l'automne qui vient pour les feuilles peut venir aussi pour nous... Que nos mille projets, nos rêves bâtis, dorés de poésie

et d'amour, peuvent tomber ainsi qu'elles du jour au lendemain... Que le cœur, ne pouvant plus se suspendre à aucune illusion dans l'espace, peut se faire ramasser, lui aussi, brisé dans le chemin... Que la vie elle-même peut se détacher...

Et je retrouve toute fraîche dans ma mémoire, une page que me faisait un jour écrire une jeune mourante, alors que les dernières feuilles jonchaient la terre grise, qu'elles s'élevaient pour tomber en tourbillonnant, desséchées, mortes, au gré d'un vent qui glaçait l'âme d'effroi.

Je les ai déjà données ces lignes, sous un faux jour, aux lecteurs du *Journal du Dimanche* ; je les fais lire aujourd'hui à mes amis du MONDE ILLUSTRÉ.

.

" C'est à vingt ans, c'est à l'âge que les poètes ont chanté, divinisé, c'est dans la première fleur de la jeunesse que je vais rendre mon dernier soupir.

" Quelques jours, quelques heures encore, quelques minutes peut-être, et je ne serai plus ! Je serai morte !...

" Morte !... Moi à qui la fortune sourit, moi si jeune, moi aimée et fêtée, moi gâtée de la nature, moi née pour être la plus heureuse des jeunes filles. Morte !...

" Jusqu'à présent ma vie n'a été que bonheur, que sourire, qu'ivresse, ... et je partirais !...

" Quelle pensée !...

" O Vierge si miséricordieuse, si bonne parfois,

refuserez-vous d'entendre cette prière ? Fermez-vous toujours l'oreille au cri qui part du plus profond de mon âme ? Si vous ne voulez me laisser la vie—pour laquelle je donnerais et ma fortune et mon bien-être—que ne m'envoyez-vous le courage et la force nécessaires pour vaincre l'idée cruelle de ce départ prochain que je hâte par mon exaspération, ma révolte ?...

" Ne calmez-vous pas cette violence de ma nature qui me fait combattre contre l'étreinte hideuse de la mort que je sens déjà ?...

" Verrez-vous, sans attention, les larmes tomber brûlantes de mes yeux—ces larmes de mon âme ?

" Avec les feuilles, les ai-je entendu murmurer de la pièce voisine. Mais elles s'en vont... elles sont déjà parties !...

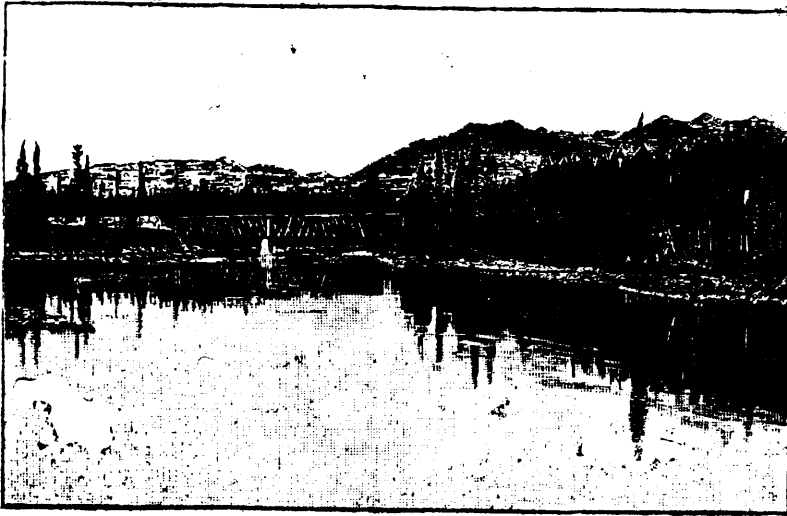
" Comme je suis leur mouvement, blottie derrière les carreaux de ma fenêtre, toute frileuse sous mon vêtement si chaud ! Comme je les compte, comme je les guette, elles qui emportent chacune une goutte du sang de mon cœur !...

" Comme je voudrais, de mon souffle encore tiède, les disputer au vent qui les mène !...

" J'y suis impuissante !...

" Cette anxiété, cette fièvre morale, cette lutte avec le temps qui vole, m'affaiblit encore, m'affaiblit davantage ; et, arrachant mon regard du dehors, traînant mes pas lents à travers ma demeure, je les retrouve partout, ces feuilles mortes !

" Dans le grand salon sombre, dans ma chambre rose, dans mon sommeil, dans mes rêves,



PONT DE LA RIVIÈRE COLOMBIA



DANS LES PLAINES DE CALGARRY

VUES SUR LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN

partout et toujours, elles me hantent ! Partout j'entends le bruissement de leur valse folle, toujours je les sens m'enlevant un reste de vigueur chèrement disputé...

" Il me faudra quand même partir avec la dernière. Avec elle, il me faudra dire adieu à tout ce que j'ai aimé, à tout ce que j'aime, à tout ce qui me fait tenir tant à la vie...

" Que me resteraient des éloges flatteurs du monde brillant que je n'ai qu'entrevu pourtant ? Qu'emporterai-je de ces premiers succès dont je savoure encore les timides émotions ?...

" Que deviendra cette main blanche, cette main soignée, dont jamais un vilain goût n'a osé dissimuler la forme élégante ?...

" On m'a dit que j'étais belle... Que deviendront ces cheveux noués avec tant d'orgueil, si souvent effleurés par les lèvres de ma mère ? Que deviendront ces yeux, ces yeux qui aimaient tant à voir—et à être vus ?...

" Tout sera scrupuleusement placé entre quatre froides planches. Puis, quelques jours et ces traits, que me renvoyait ma glace, seront devenus un objet d'horreur !

" Richesse de l'adolescence, tu perdras ton parfum sous le venin d'insectes repoussant !

" Mais pourquoi ne pas laisser au monde la fleur grandie sous la puissance de son souffle enivrant ? Pourquoi lui ravir son bien ?...

" Ah ! je comprends ; Berthe sur la terre n'a plus de place...

" Qu'importe alors celle du ciel !...

" Mon Dieu ! pardon !... Pardon pour tout ce que laisse échapper mon cœur malade ; pardon pour tout ce que fait monter à mes lèvres, tomber de ma plume l'impatience de mon état languissant ; pardon pour tous les vils sentiments entrés à l'insu dans mon âme ; pardon de ne courber qu'avec rage un front chargé d'indignation sous les vus impénétrables d'un Maître que l'univers entier proclame juste, impartiale, généreux. Pardon, mon Dieu !...

" C'est que je voudrais tant vivre ! Vivre ! Oh ! tout est là ! Vivre pour goûter toutes les joies de mon âge, vivre pour effeuiller chacune des roses de mon sentier gracieux, vivre pour le bonheur de ceux qui m'entourent—vivre pour aimer !

" Mais, vous ne le voulez pas, ô mon Dieu... que votre volonté soit faite !

" Vous voulez ma vie : vous la voulez parce qu'elle est pure, blanche comme l'aile de vos anges ; vous la voulez parce qu'elle est belle, vous la voulez surtout parce que je l'aime... je vous la donne...

" Je me détache de toutes mes espérances, faux brillants qui captivaient mon regard ; je fais le sacrifice de tout ce qui me tient : famille, amis,

liens, avenir ;... en vous, ô mon Dieu, je crois et j'espère !

" J'ai beaucoup souffert moralement, physiquement, je souffrirai encore beaucoup ;... je ne murmurerai plus pourtant contre les lois arrêtées de la Providence...

" La plume qui tremble entre mes doigts amaigris, les sueurs froides qui noient mon front, ma vue qui se fatigue et se trouble, tout, tout me dit que je finis...

" Après demain, demain peut-être, et il ne restera plus dans ce foyer béni où l'atmosphère est si douce, que ce que laisse au nid vide l'oiseau qui s'en est envolé...

" Mais qu'importe le départ, la séparation, puisqu'on doit se revoir, se reconnaître !...

" Adieu, mère, famille, amis, adieu ! Adieu tout ce que j'aime !

" Je m'en vais t'attendre dans le ciel !...

G. M. Valtour

L'indulgence est faite tour à tour de bonté et de mépris.—G. M. VALTOUR,

COMMENT S'HABILLER



1. Jaquette de loutre. 2. Longue visite en loutre. 3. Jaquette hussard. 4. Jaquette astrakan.

1. *Jaquette de loutre*, ajustée derrière et droite devant, fermée par une sous-patte; col très montant. Le même modèle se fait en peluche de soie.

2. *Longue visite en loutre*. Ce modèle élégant est à plis derrière; le col, les parements et la bande devant sont en fourrures de castor ou renard. Ce même modèle peut se faire en peluche de soie imitant la loutre.

3. *Jaquette hussard*, ajustée entièrement ou droite devant; elle se fait en drap très épais et se garnit de broderies et brandebourgs noirs et d'astrakan véritable ou d'imitation.

4. *Jaquette tout en astrakan*, ajustée derrière, vague devant, fermée par sous-patte; col russe très haut. On peut faire ce modèle en imitation d'astrakan.

USAGES ET COUTUMES

LE CONTRAT, LA CORBEILLE, LES LETTRES D'INVITATION

En général, on signe le contrat dix jours avant le mariage. C'est une simple affaire chez le notaire ou un prétexte à fête nouvelle, déjà moins intime que les fiançailles. Dans ce cas, le notaire apporte le contrat chez le père de la fiancée. Il assiste au dîner, à la soirée ou au bal. La coutume confère à cet officier ministériel le droit d'embrasser la fiancée sur le front ou sur les deux joues, ou de poser simplement ses lèvres sur les doigts de la jeune fille (qui s'est dégantée pour signer). C'est la science des nuances.

Le fiancé envoie ses présents (la corbeille), le matin de ce jour, jamais avant. Les écrins et les cartons sont noués de rubans blancs, et, si on le peut, enfermés dans un petit meuble ou dans un coffre. La fiancée ne se pare d'aucun des objets qui viennent de lui être apportés. Elle conserve jusqu'au mariage ses ajustements de jeune fille. A notre humble avis, il n'est pas de bon goût d'exposer la corbeille, le trousseau, les présents. Cette mode anglaise est en désaccord avec les délicatesses françaises. — Les amis des deux familles, qui font des présents aux fiancés, les envoient aussi le jour du contrat, chez la fiancée.

Le lendemain de ce jour, on expédie les lettres d'invitation. Elles sont souvent conçues au nom des parents et grands-parents (ceux-ci en tête) des fiancés. Si la cérémonie est suivie d'un *lunch* (collation au vin de Champagne entremêlée de danses)

les lettres destinées aux connaissances intimes portent la mention: "Madame (la mère de la mariée) recevra chez elle après la bénédiction nuptiale." Quant aux amis ils sont invités quinze ou vingt jours d'avance, par lettre autographe ou de vive voix.

Les personnes qui ne peuvent assister à la messe de mariage envoient leur carte aux parents de l'un ou de l'autre côté qui les ont invitées, mais non aux mariés. ANN SEPH.

LES PREMIERS SOINS

CORPS ÉTRANGERS DANS LE NEZ

Symptômes. — Une grande personne, mais ordinairement un enfant, en jouant, s'est introduit plus ou moins profondément dans le nez un noyau de cerise, un petit caillon, un grain de café, un grain de plomb, de la mie de pain, une portion de fruit, un morceau de sucre, un baricot, une fausse perle, etc. Il se produit de l'inflammation du gonflement du nez et même de la suppuration.

En attendant le médecin. — Si l'objet est à l'entrée des narines, la saisir avec des pinces à épiler, ou glisser sous lui une curette et, en même temps pincer le nez audessus du corps étranger, là où l'absence d'os ne donne pas lieu à de la résistance. Si le corps est logé plus profondément, on fera moucher le patient fortement, après avoir fait une injection huileuse dans la narine obstruée. On pourra aussi provoquer l'éternuement par quelques grains de tabac placés dans la narine libre. Ces divers moyens amènent ordinairement l'expulsion du corps étranger.

La Grande Vente de la Faillite

—DE—

TREMBLAY & LALONDE

A LIEU MAINTENANT

Grande occasion en Marchandises Seches d'automne et d'hiver

VENEZ AU PLUS TOT

GAGNON & SHIPTON

1793—RUE NOTRE-DAME—1793

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a aux Etats-Unis près de six millions de personnes qui ne savent ni lire ni écrire.

—L'on estime que la production totale du café dans le monde entier est de 600,000 à 640,000 tonnes. Le Brésil fournit à lui tout seul 380,000 tonnes et le Java 70,000.

—On est à construire à New-York une horloge dont le cadran aura un diamètre de cinquante pieds. On prétend que cette horloge sera la plus grosse de l'univers. Elle sera placée à Manhattan Beach.

—Il existe depuis quelques années en Allemagne des compagnies d'assurance contre la grêle. Elles font de gros profits dans les années de beau temps, et cette année leur promet une saison sans pertes.

—Dans le comté de Brown (Illinois), demeure un homme âgé de 86 ans, qui n'a encore jamais vu un piano, ni de chemin de fer et jamais porté de faux-col ou mouchoir de cou, ni de chaussons, autant qu'il peut s'en rappeler.

—L'*Economist* de Londres estime à 5 milliards de piastres le montant d'argent monnayé qui circule dans le monde entier, ou qui peut être mis en circulation. Sur ce total, il y a trois milliards en or et deux milliards en argent.

—Une femme Alsacienne se rend à confesse: "Mon Père, j'ai commis un grand péché." "Eh bien?" "Je n'ose pas le dire, c'est trop grave." "Allons, allons, du courage." "J'ai marié un Prussien." "Gardez-le ma fille. C'est votre pénitence."

—Il y a, dans un musée en Suisse, une montre qui a seulement trois seizième d'un pouce de diamètre, et est placée au bout d'un boîtier de crayon. Son cadran indique non seulement les heures, les minutes, les secondes, mais encore les jours du mois.

—Dans l'île de Ceylan, on se sert de l'éléphant non-seulement comme bête de somme, mais encore comme domestique, et souvent l'éléphant remplace la bonne d'enfant. La mère confie sans crainte son petit bébé au soin de cet animal gigantesque, tandis qu'elle s'occupe du ménage, et ses plus douces caresses et ses soins les plus assidus pour son enfant sont souvent égalés par ceux que l'éléphant donne à l'enfant qui lui est confié. Si l'enfant pleure, l'éléphant

l'enlève avec sa trompe et le balance jusqu'à ce qu'il s'endorme, et il le dépose ensuite par terre. Il agite sa trompe pour faire de la fraîcheur et chasser les mouches, et malheur à l'étranger qui se présenterait pour toucher à l'enfant.

—L'île flottante sur le lac Derwentwater, Angleterre, a fait de nouveau son apparition. Elle vint à la surface de l'eau il y a un an ou deux près de Tootle après avoir disparu sous l'eau pour près de trois ans. La cause de ce phénomène n'a jamais été expliquée d'une manière satisfaisante.

—On a reçu dernièrement au département de la guerre, à Washington, une curieuse et intéressante relique de barbarie humaine. Elle consiste d'un collier de doigts humains. Ce collier contenait d'abord onze doigts, enfilés d'après la manière des colliers de pattes d'ours, mais trois ont été perdus. On s'empara de cette horrible parure dans une attaque contre les Cheyennes du Nord en 1886, et chaque doigt représentait une vie enlevée par le propriétaire, l'homme de médecine de la tribu. Les doigts ont été conservés en ouvrant la peau et en enlevant les os, desquels on gratta les tissus et les substances graisseuses, remettant ensuite les os en place après avoir tanné la peau. Les savants sont enthousiasmés de ce collier qu'ils regardent comme une précieuse relique des mœurs barbares des Sauvages.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRING ST. New-York.

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 314.—LOGOGRIPE

Sur quatre pieds, mon cœur est droit,
Plein de franchise et de simplicité ;
Sur un de moins, plus de souplesse
Me rend un homme plus adroit.

No 315.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Retrouver, par la décomposition de la phrase
qui suit, le nom d'un événement historique,
consigné dans l'histoire des Hébreux :

LE PAGE LÉGER A DES AMOURS.

No 316.—ÉNIGME

Ma tige est verte, mon cœur doré ; je ne
suis pas Dieu, mais je nourris les humains ;
ne me mangez pas en herbe, si vous voulez
devenir riche un jour.

No 317.—DEVINETTE AVEC CALEMBOUR

Quelle ressemblance y a-t-il entre un fort
assiégé et un perdreau, entre un navire et un
maronnier ? Où trouve-t-on des dames qui ne
parlent pas, et peut-on placer quelque chose
au-dessus de Dieu, tout en restant chrétien
parfait ?

SOLUTIONS :

No 312.—Le mot est : Cou-rage.

No 313.—Les villes sont : Versailles, Mar-
seilles, Orléans.

ONT DEVINÉ :

John Belleau, Ancienne Lorette ; F. Lord,
Mlle Coriune Cadieux, Saint-Henri ; Sphinx,
Valleyfield ; Cédric Fortier, Alfred Alarie
Lévis ; Ninette, Mlle Elvina Depocas, Aldérie
Lemieux, Alfred Lortie, Alphonse Ouimet,
Mlle Eva Lanctôt, Montréal ; Mlle Laure B.,
C. A. Ouellet, A. Cocarelasse, L. D. Gagnon,
Mlle Alice Armand, Lucien Vézina, A. Girard,
jr., Mlle A. Dorais, Mlle Eléosa Martineau,
Philippe Lebel, Almanzor LaCasse, Dame De-
lina Juneau, C. Juneau, Mlle Cyrilla Gagnon,
Mlle Eugénie Legaré, Edmée Lauzier, Québec ;
Mlle A. Aubry, Dame C. Lesigne, L. N. Be-
langer, Chs Leblanc, F. X. Labrecque, Mlle
Eugénie Cinq-Mars, Mlle Jane Langlois, Mon-
tréal ; M. Alfred Robitaille, Hilarion Giguère,
Philippe LeBel, Eugène Saint-Pierre, Québec.
Mlle Flor Gélinais, Yamachiche.

CHEZ S. A. DE LORIMIER
(SUCCESEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en mont-
nant. Chaussettes en mérinos ou en laine ex-
tra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.
1700, rue Notre-Dame, 2me porte de
l'Église Notre-Dame

C. ROBERT & CIE.,

Chapelier  Manchonnier

NO. 61 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Les plus hauts prix sont payés à cet établis-
sement pour les peaux crues.
Toutes sortes de Chapeaux, Casques et Four-
rures réparés à bas prix.

Allez à l'En-eigne du Chapeau Rouge

ST-LEON ROI DES MEDECINS

ENCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE
DE L'EAU ST-LEON

A. M. A. POULIN,

Gérant de la Cie d'eau St-Leon.

Cher monsieur,

Depuis près de quinze mois je souffrais de
maladie de cœur, indigestion, érysipelle, fai-
blesse, maux de tête, etc. J'employai en vain
tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Leon
et suis complètement guéri.

Voire etc.

Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B.—La Cie d'eau St-Leon a maintenant
son dépôt Central au No. 51, Carré Victoria.
T-1 432.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

\$30,000
De Marchandises d'Automne vendues a prix réduits ! !

SPÉCIALITÉ :

Etoffes à Manteaux dans les plus riches tissus.
Tweeds, Draps et Tricotés dans les finis les plus fashionnables.
Modes et Etoffes à Robes dans les plus hautes nouveautés.
Tapis, Prêlarts, Nets à Rideaux, Rouleaux pour Rideaux, etc.,
Dans les meilleures qualités et les goûts les plus nouveaux

A LA NOUVELLE MAISON

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT-LAURENT - 18
MONTREAL



Wm. KING & CIE.,

FABRICANTS DE

Meubles anis et de gout, sommiers matelas, etc.,

IMPORTATEURS DE LITS EN FER ET EN CUIVRE

Invitation de visiter nos grandes salles d'exposition

—AU—

NO 652, RUE CRAIG, MONTREAL

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collefertes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10—RUE DE BRESOLES—10
BATISSES DESSOUS) MONTREAL

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pepinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de
25 ans et plus, pourront se procurer de l'ou-
vrage pour les DOUZE MOIS PROCHAIN.
Expérience inutile. On donne tous les rensei-
gnements nécessaires, nous prenons à SA-
LAIRE FIXE et nous payons les dépenses.
Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

J. W. BEALL,

Gerant.

Arrangements spéciaux.

Pepinières Fonthill, Ont. Etablies en 1842,
465 acres, les plus grandes pepinières du Ca-
nada.



Chester's Cure !

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. In-
faillible dans tous les cas. Demandez-le à votre
pharmacien. Expédiez aussi franco par la
maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue Lauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
" petite boîte..... 5c

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisieme mercredi de
chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

Le 16 NOVEMBRE prochain

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX
DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies
de la Peau sont aujourd'hui d'un usage géné-
ral ; les médecins les recommandent à leurs
patients, et des milliers de certificats attestent
leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres,
Rifite, Hémorrhoides, etc., réputés incurables,
ont été radicalement guéris par l'usage de ces
Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes
sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer
les plaies et les ulcères, et favorise la cicatris-
sation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, mor-
pions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques,
chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousse
et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour
faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce sa-
von d'une manière toute particulière pour le
rifite.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, sa-
von de beauté, sert à embellir la peau et donner
un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de
beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres
pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, ma-
ringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie
essentiellement contagieuse, disparaît en quel-
ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorrhoides. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la
gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les phar-
maciens. Si votre marchand ou droguiste ne le
tient pas veuillez en envoyer le prix (25c) à
l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés
franco, par la maille.

ALFRD LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Bowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where ad-
vertising contracts may be made for IN NEW YORK.

FEUILLETON DU 'MONDE ILLUSTRÉ'

Montréal, 5 novembre 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

la justice, non, car il sait bien que nous parlerions, mais nous avons été ses complices, nous sommes pour lui une gêne et un danger permanent... il nous regarde comme des ennemis, et quand il s'agit de supprimer un ennemi il n'hésite pas.

—Supposez-vous qu'il nous aurait attirés cette nuit dans un piège ?

—Qui sait ?

—J'ai peine à le croire... Je connais bien Georges... Il n'a de force pour agir que lorsqu'il se sent soutenu... Or, en ce moment, il est seul ; je le sais à bout d'énergie, et j'ai la conviction...

Claudia n'acheva pas sa phrase.

Théfer venait de la saisir par le bras.

—Ecoutez, lui dit-il, à voix basse, on marche dans le jardin...

Il tira de sa poche une clef, l'introduisit dans la serrure et la fit tourner deux fois.

Dans la rue, de l'autre côté de la porte ouverte, un groupe d'hommes se dressait devant lui.

—Nous sommes perdus, c'est la police ! s'écria l'ex-agent, qui venait de reconnaître le chef de la sûreté.

Puis, tournant sur lui-même, il bondit vers le fond du jardin, mais à peine avait-il fait quelques pas que six ombres lui barrèrent le passage.

Trois fois de suite, il fit feu et reprit son élan. Mais il trébucha presque aussitôt sur le corps d'un homme abattu par son revolver et tomba.

Il essaya de se relever. Des mains vigoureuses le saisirent, et son ancien subordonné Leblond lui dit d'un ton railleur :

—Ne faites pas le malin, monsieur Théfer !... Nous sommes en force ! Vous êtes pincé !... Portez-le dans la maison, ajouta l'agent, Monsieur le procureur impérial désire causer avec lui...

Deux minutes plus tard Théfer écumant de rage se trouvait de nouveau dans la pièce où les magistrats attendaient, en compagnie de mistress Dick Thorn, désarmée et soigneusement ligottée.

L'infamale créature échangea un regard significatif avec le policier.

—Théfer, dit le procureur impérial à l'ex-inspecteur, vous savez pourquoi vous êtes arrêté ?

—Non, monsieur, je ne le sais pas... répliqua très audacieusement le prisonnier. J'étais ici avec madame pour les motifs qui ne regardent personne... Nous allions nous séparer... Voyant des hommes dans le jardin et croyant à une agression, nous avons pris la fuite... Assaillis de nouveau, je me suis servi de mon revolver pour me défendre.

—Assez de mensonges ! interrompit le magistrat. La justice n'ignore rien de ce qui vous concerne... Elle connaît l'assassinat de Plantade et les crimes commis au plateau de Bagnolot, dans

la maison incendiée par Dubief et Terremonde, vos affidés... Vous êtes arrêté au nom de la loi, ainsi que mistress Dick Thorn, votre complice... Qu'avez-vous à dire ?

—Rien en ce moment... Je répondrai au cours de l'instruction.

—Et vous, madame ? reprit le procureur impérial en s'adressant à Claudia.

—Moi au-si, monsieur, s'écria Claudia, j'attendrai l'instruction pour prouver mon innocence et désigner le vrai coupable... celui qui devrait être ici avec nous, et qui nous a livrés, espérant follement, sans doute, se décharger sur nous des crimes qu'il a commis...

—Vous parlez de Frédéric Bérard ?

—Je parle du misérable qui se cache sous ce nom, mais que je mets au défi de nier en notre présence son identité !... Je parle du duc Georges de la Tour-Vaudieu, sénateur et millionnaire...

—Vous venez de vous livrer, madame, et de dénoncer votre complice, dit le magistrat avec calme : personne ne vous avait trahie...

—Que vais-je apprendre ?... murmura le jeune homme. Ma main tremble et mon cœur se serre. L'enveloppe était coupée par le haut et scellée d'un large cachet de cire rouge intact.

Henry regarda l'empreinte de la cire et tressaillit.

—Les armes de la Tour-Vaudieu sur le manteau d'hermine de la paire ! s'écria-t-il, et cette lettre était adressée au docteur Leroyer, à Brunoy !...

La feuille retirée de l'enveloppe contenait ces lignes qu'il lut comme à travers un nuage :

"CECI EST MON TESTAMENT"

"Moi, Sigismond, duc de la Tour-Vaudieu, sain de corps et d'esprit au moment où j'écris ces dispositions dernières, je lègue ma fortune à Pierre-Sigismond-Maximilien de la Tour-Vaudieu, né du mariage célébré à Brunoy, le 30 novembre 1835, entre Esther Derieux et moi, ainsi qu'en font foi les registres de la paroisse.

"Ma bien-aimée femme Esther, duchesse de la Tour-Vaudieu, aura la jouissance totale des revenus de cette fortune jusqu'à la majorité de notre fils.

"Après la majorité de Pierre-Sigismond-Maximilien, la duchesse conservera pendant toute la durée de sa vie la jouissance de la moitié.

"Paris, 23 sept, 1837.

"SIGISMOND DE LA TOUR-VAUDIEU."

Henry fit un geste de désespoir.

—Mon père adoptif connaissait l'existence de ce testament, pensait-il, et il conservait la fortune !... C'est un voleur !

Il déplaça le second papier et le parcourut avec épouvante.

En voici le contenu :

"Je soussigné Claudia Varni, demeurant à Paris rue du Cirque, numéro 16, agissant tant en mon nom personnel qu'en celui de M. le marquis Georges de la Tour-Vaudieu, et par lui autorisée à cet effet, je m'engage à payer au signor Giuseppe Corticelli la somme de dix-huit mille francs, un mois jour pour jour après la mort de M. le duc Sigismond de la Tour-Vaudieu, si cette mort résulte d'un duel avec le signor Giuseppe Corticelli.

"Paris, 21 sept, 1837.

"CLAUDIA VARNI."



Les preuves sont là... répondit Henry en désignant du geste les papiers posés sur son bureau.—(Page 202, col. 1).

Claudia, foudroyée, baissa la tête.

* * *

Quittons la petite maison de la rue Saint-Etienne, retournons à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, et rejoignons Henry que nous avons laissé enfermé dans son cabinet et ouvrant le portefeuille trouvé à l'angle de la rue d'Amsterdam et de la rue de Berlin.

Un examen attentif lui prouva qu'une des parois de ce portefeuille, offrant une épaisseur anormale, devait renfermer une cachette.

Sa fiévreuse impatience ne lui permit pas de chercher un ressort presque introuvable et, prenant son canif, il fendit le cuir dans toute sa longueur.

Une enveloppe carrée et une feuille de papier pliée en quatre tombèrent sur le bureau.

Au bas du document, on lisait ces deux mots : POUR ACQUIT, et la signature GUISEPPE CORTICELLI.

—Ce n'est pas seulement un voleur, poursuivit Henry, c'est un assassin... Tout est vrai !... Les millions dont je devais hériter un jour sont ramassés dans des flots de sang !...

Henry cacha dans ses deux mains et pleura longtemps, puis tout à coup il releva la tête et dit presque à voix haute, avec une résolution farouche :

—Et cet infâme m'a donné son nom, comme il devait un jour me donner sa fortune. Pour échapper à tant de honte il ne me reste qu'un asile... la mort... Je suis prêt à mourir, mais je parlerai d'abord à l'homme que j'appelais mon père...

Le jeune avocat prit dans un tiroir un revolver, s'assura qu'il était chargé, et le plaça sur le testament de Sigismond et sur le reçu de Corticelli.

Ceci fait, il se disposa à aller trouver le duc. Un coup, frappé contre la porte de son cabinet, Parrêta.

—Qui est là ? demanda-t-il.

Une voix connue, celle du sénateur, répondit :

—Ouvre... c'est moi...

En tirant les verrous, qui tenaient la porte, Henry pensait :

—Ici ou chez lui, qu'importe ?...

Georges de la Tour-Vaudieu parut.

—Peut-être t'étonnes-tu de me voir à cette heure... fit-il, ma visite est cependant très naturelle... Je ne pouvais dormir... je t'entendais parler et je savais que tu étais seul... Tu pouvais être souffrant... l'inquiétude s'est emparée de moi... Je suis venu... Rassure-moi, je t'en prie...

M. de la Tour-Vaudieu parlait d'une façon brève et saccadée, en regardant avec angoisse ces traits pâles et décomposés de son fils adoptif.

Henry répliqua d'une voix sourde :

—Je ne suis pas malade, monsieur le duc, mais en effet je parlais haut sans en avoir conscience tant l'épouvante et l'horreur me dominaient...

—L'épouvante... l'horreur... répéta le vicillard pris d'un tremblement soudain.

—Oui, et au moment où vous avez frappé, j'allais me rendre chez vous...

—Qu'avais-tu donc à me dire ?

—Ceci : Je vous ai parlé ce matin d'une cause qui m'était confiée... cause sainte entre toutes, puisqu'il s'agit de réhabiliter le nom d'un juste souillé par une condamnation infamante et iméritée...

—Ceci m'intéresse peu... balbutia Georges en s'efforçant de cacher son émotion.

Henry continua.

—Ce matin j'accusais mistress Dick Thorn d'avoir armé la main de Jean-Jeudi, d'accord avec un troisième complice dont j'ignorais le nom... Ce nom, je le connais à présent.

—Que m'importe cela ?... bégaya le sénateur en chancelant.

—Si cela ne vous importe point, pourquoi donc êtes-vous livide et pourquoi tremblez-vous ainsi ?

Le duc essaya de grimacer un sourire :

—En vérité, fit-il, tu es fou ! Où prends-tu que je tremble, et pourquoi tremblerais-je ?

Sans même paraître l'avoir entendu, le jeune avocat poursuivit :

—L'homme qui a fait tuer son frère en duel et payé le meurtre de son neveu et du médecin de Brunoy... l'homme qui a empoisonné il y a vingt ans et assassiné il y a huit jours Jean-Jeudi, l'homme qui a fermé les portes d'une maison d'aliénés sur la femme de son frère et voulu brûler vive la fille de Paul Leroyer, cet homme ne s'appelle point Frédéric Bérard, mais Georges de la Tour-Vaudieu...

Le sénateur avait les poings crispés, les yeux hagards, les lèvres frémissantes.

—Mensonge ! cria-t-il avec rage. Mensonge ! mensonge !

—Les preuves sont là... répondit Henry en désignant du geste les papiers posés sur son bureau.

—Les preuves !... Quelles preuves ?

—Le testament du duc Sigismond... le reçu du spadassin Corticelli.

M. de la Tour-Vaudieu changea de figure. Une lueur s'alluma dans ses prunelles. Il murmura d'une voix à peine distincte :

—Alors le danger n'existe plus... Tu vas brûler ces preuves, puisque tu les possèdes... ou plutôt je les brûlerai moi-même... Donne-les moi...

Et le sénateur étendait ses mains vers les pièces accusatrices.

Henry les fit disparaître et répondit :

—Elles appartiennent à Berthe Leroyer ! C'est la réhabilitation du nom de son père !

—Mais c'est pour moi la cour d'assises... l'échafaud... fit Georges atterré.

L'avocat prit le revolver et répliqua en le montrant au duc.

—Il vous reste quelques heures pour fuir et sauver votre tête... Voici mon avenir, à moi. Quand j'aurai remis ces papiers à la fille de votre victime, cette arme me délivrera du nom déshonoré que vous m'avez donné !...

LXVII

En ce moment la porte s'ouvrit avec violence :

un homme apparut sur le seuil du cabinet et s'écria :

—Un nom que vous avez le devoir de venger, monsieur Henry, car il est à vous, bien à vous, non par l'adoption, mais par la nature et par la loi ! Vous êtes le fils légitime du duc Sigismond de la Tour-Vaudieu, et voici votre mère !

En disant ces mots Pierre Lorient poussait Esther Derieux dans les bras de son fils, et laissait passer Berthe Leroyer, Etienne, René Moulin et Jean-Jeudi.

Le sénateur poussa un cri en se voyant entouré de ses victimes, qu'il croyait mortes, et tomba sur un siège comme frappé de la foudre.

—Et, continua le digne cocher du fiacre numéro 13 en brandissant un papier, et voilà une note qui prouve ce que j'avance... une note officielle, s'il vous plaît... L'enfant épargné par Jean-Jeudi et porté par moi à l'hospice de la rue d'Enfer, c'est vous... vous adopté par ce gredin que je reconnais pour l'homme de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel.

Jean-Jeudi s'avança.

—Et que je reconnais, moi, dit-il, pour l'homme du pont de Neuilly et pour mon assassin de la cité Rébeval...

—C'est lui qui volait une lettre chez René Moulin... fit Berthe à son tour. C'est lui qui m'a frappée en pleine poitrine à la villa de Bagnolet.

La veuve de Sigismond s'avança vers le duc et s'écria :

—C'est l'homme qui voulait écraser mon enfant à Brunoy, il y a vingt-deux ans, et c'est aussi l'homme de cette nuit...

Le duc, anéanti, semblait désormais inconscient de ce qui se passait autour de lui.

Tous ces coups qui se succédaient sans relâche ne le faisaient plus tressaillir...

Un bruit inattendu de pas et de voix retentit soudain au rez-de-chaussée.

Le concierge se précipita dans le cabinet, effaré, essoufflé, à demi-vêtu.

—Qu'y a-t-il donc ? lui demanda Henry.

—La police vient d'envahir l'hôtel. Les agents sont sur mes talons...

Jamais nouvelle ne fut plus vraie, car avant qu'une demi-minute se fût écoulée le chef de la sûreté et le procureur impérial firent leur entrée, en compagnie du juge d'instruction et du commissaire aux délégations.

Derrière eux, Leblond et ses agents conduisaient mistress Dick Thorn et Théfer.

—Monsieur le procureur impérial, dit Henry en saluant le magistrat, je sais ce qui vous amène ici. Vous venez chercher le complice de madame.

Il désignait Claudia.

—Le voilà... ajouta-t-il en étendant la main vers le sénateur.

—Votre père adoptif... murmura le magistrat. Croyez que je vous plains...

—Il ne faut pas me plaindre... Cet homme est l'assassin de mon père, Sigismond de la Tour-Vaudieu... J'aurai l'honneur de vous en porter la preuve demain, au Palais, en même temps que je déposerai dans vos mains les plaintes de ses victimes...

—Dont je suis la dernière... balbutia Jean-Jeudi d'une voix défaillante. J'ai dit toute la vérité, j'ai signé ma déposition et on peut me croire, car à l'article de la mort on ne ment guère... J'ai été un grand scélérat, mais je ne mourrai pas sans avoir réparé, autant que je l'aurai pu, le mal que j'ai fait... Mademoiselle Berthe, prenez ceci, prenez, je vous en prie...

Et il tendait un papier à la jeune fille qui le reçut de ses mains.

—C'est mon testament, continua-t-il, et j'ai....

Il ne put en dire davantage et tomba sans connaissance dans un fauteuil.

Le procureur impérial reprit :

—J'attendrai demain les dépositions et les plaintes que doit me remettre M. Henry de la Tour-Vaudieu, et je prie monsieur le docteur Etienne Lorient de vouloir bien passer au parquet... J'ai à le questionner au sujet d'une aliénée qu'il a guérie d'une façon, paraît-il, presque miraculeuse, Mme Esther Derieux...

—La voici, fit Etienne en prenant Esther par la main.

—Et, ajouta Henry, c'est ma mère... la veuve de Sigismond, duc de la Tour-Vaudieu...

Le magistrat s'inclina.

—Alors, madame, dit-il, je puis vous apprendre à l'instant une nouvelle qui vous intéresse... Mme Amadis Parpaillot vient de mourir dans le Midi en vous laissant par testament sa fortune entière, une grande fortune...

Esther pencha la tête, essuya ses yeux humides et murmura :

—Triste nouvelle pour moi, monsieur... J'ai-
mais tendrement cette femme, et je donnerais de grand cœur l'héritage dont vous me parlez pour être témoin de sa joie quand je lui dirais : *Je suis guérie !*...

—Partons... fit le procureur impérial.

Georges de la Tour-Vaudieu ne faisait aucun mouvement ; il paraissait ne rien entendre ou plutôt ne rien comprendre.

Des agents s'approchèrent de lui pour le soulever.

Il attachait sur eux un regard fixe, d'une expression étrange, puis un éclat de rire s'échappa de ses lèvres.

—Que signifie cela ? demanda vivement le magistrat.

Etienne Lorient, après avoir examiné le sénateur pendant une seconde, répondit :

—Cet homme est fou !

—Il ne faut pas moins l'emmener... Faites avancer les voitures...

—Mon magistrat, s'écria Pierre Lorient, j'ai la mienne. Mon fiacre numéro 13. Ne refusez pas de vous en servir... *Milord* sera si content de conduire au Dépôt tous ces gredins-là...

On entraîna les trois prisonniers.

René Moulin s'approcha de l'orpheline.

—Mademoiselle, lui dit-il d'une voix émue, notre tâche est finie... M. Henry de la Tour-Vaudieu fera le reste... et désormais le succès n'est pas douteux.

* * *

Cinq mois environ après les événements que nous venons de raconter, la cour d'assises condamnait Théfer à la peine de mort et mistress Dick Thorn à la réclusion perpétuelle. C'était le premier acte de la réhabilitation de Paul Leroyer, qui fut bientôt prononcée.

Georges de la Tour-Vaudieu ne passa point en jugement.

Quinze jours après son arrestation il mourut fou, ou pour mieux dire idiot.

Jean-Jeudi avait succombé aux suites de sa blessure, déplorant le passé hideux et racheté par le repentir.

Henry, mis en possession de l'héritage de son père, épousa Mlle de Lilliers qu'il aimait et fut l'un des témoins du mariage de Berthe et d'Etienne.

Il supplia René Moulin de prendre en main la direction de son immense fortune, et René consentit à lui rendre ce service, non comme intentionné mais comme ami, et afin de ne jamais se séparer de lui.

Berthe Leroyer, légataire universelle de Jean-Jeudi, n'accepta la succession de l'ex-voleur que pour l'employer au soulagement d'une infortunée imméritée.

Olivia, la blonde enfant de mistress Dick Thorn innocente des crimes de sa mère, fut substituée à tous ses droits par la fille de Paul Leroyer, et la pauvre mignonne alla vivre modestement dans la maison d'Ingouville.

Le fiacre numéro 13 avait conduit à l'église Etienne et Berthe, le jour de leur mariage.

Il suivit le même chemin pour le baptême de leur premier enfant, puis Pierre Lorient consentit à prendre sa retraite et à vendre son établissement de loueur : mais il garda le vieux *Milord* afin de donner les invalides à ce vaillant reste de cheval anglais.

La tombe du cimetière Montparnasse existe toujours.

Sur la plaque de marbre noir, au-dessous du mot : JUSTICE, on a gravé ce nom :

PAUL LEROYER

Suivi de ces deux lignes :

Monté sur l'échafaud pour le crime d'un autre, et réhabilité vingt ans après sa mort !

FIN

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 5 novembre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

Au milieu de cette confusion épouvantable les bandits faisaient leur œuvre et travaillaient en conscience... excités par l'eau-de-vie, par la soif du gain, par les ordres qu'ils avaient recus, et aussi par leur brutalité naturelle, ils poignardaient les hommes avant de les dépouiller, ils arrachaient les oreilles des femmes pour s'emparer des anneaux d'or et des pendeloques de pierres précieuses, ils tranchaient les doigts pour s'emparer plus sûrement des bagues. Un grand nombre de malheureux moururent, après plusieurs jours de souffrances, des suites de ces horribles blessures.

Ces scènes de violence ne se concentraient point dans l'enceinte de la place Louis XV; elles se continuaient dans les rues, sur les ponts, et jusque dans les Champs-Élysées, où l'on assassina des femmes, des enfants, des vieillards!

Nous avons laissé Pauline Talbot et son père, tranquilles en se croyant en sûreté, sur l'un des échafaudages de la rue Royale...

Lorsqu'éclatèrent les premières clameurs qui précédaient la catastrophe, lorsque la boucherie commença, lorsque le souffle de la mort passa visiblement sur la multitude décimée, la jeune fille, tremblante, éperdue, se serra contre son père, comme pour chercher dans ses bras un asile inviolable, cacha dans ses deux mains son visage baigné de larmes et s'efforça de fermer ses oreilles aux plaintes déchirantes, aux cris d'angoisse, aux râles d'agonie qui lui brisaient le cœur.

M. Talbot, dont l'un des bras passé autour des épaules de sa fille, la soutenait en l'enveloppant, sentit tout à coup le corps souple de la pauvre enfant frissonner et se raidir.

Il regarda Pauline.

Elle était plus pâle qu'un linceuil, ses paupières battaient de l'aile sur ses pupilles renversées. On eût dit que la vie allait l'abandonner.

—Ma Pauline, ma fille chérie... s'écria le vieillard avec épouvante, que se passe-t-il en toi? souffres-tu?... soutiens-toi! reprends courage!... le spectacle auquel nous assistons est affreux, mais le danger n'est pas pour nous...

—Mon père, balbutia la jeune fille... mon père, je me me sens mourir... Oh! pourquoi, pourquoi sommes-nous venus?

M. Talbot allait répondre.

Il n'en eut pas le temps.

Une de ces terreur paniques et sans cause immédiate, qui s'emparent de foules à certaines heures, aussi bien que des armées en déroute, affola soudainement les spectateurs placés derrière lui et à ses côtés sur l'estrade.

Tous, par un moment irréflecti, se précipitèrent en avant, comme si les hautes murailles neuves auxquelles s'adossait l'échafaudage allaient s'écrouler sur eux.

Une terrible oscillation résulta du brusque déplacement de plusieurs centaines de personnes.

On entendit craquer les poteaux de l'estrade; les planchers mal assemblés se disjoignirent; l'équilibre était rompu; l'échafaudage tout entier s'abattit, écrasant les blessés et les fugitifs, entassés dans la rue Neuve, et ensevelissant sous ses débris presque tous les voisins de M. Talbot et de Pauline.

Le vieillard et sa fille, plus favorisés que ces malheureux, sans doute parce qu'ils occupaient des places du premier rang, se trouvèrent lancés à une assez grande distance; ils tombèrent debout; la violence de la secousse, il est vrai, les renversa au moment où ils touchaient le sol, mais ils roulèrent sur un amas de cadavres; leur chute

en fut amortie et, surpris de se revoir vivants et sans blessures, ils s'entraidèrent à se relever.

Echappés par une sorte de miracle à ce danger mortel, le père et la fille étaient bien loin cependant d'être sauvés... d'un instant à l'autre ils pouvaient être écrasés sous les sabots des chevaux affolés qui se débattaient dans une mêlée sans nom, ou foulés aux pieds par les fuyards, ou frappés par les égorgeurs.

En moins d'une seconde, M. Talbot envisagea sous toutes ses faces cette situation quasi désespérée. La pensée qu'il ne pouvait rien pour sa fille lui serra le cœur comme une tenaille d'acier; il voulut tenter cependant un suprême effort, et, jetant un rapide regard autour de lui, il entrevit une chance de salut...

A vingt pas à peine, derrière l'endroit où s'élevait un instant auparavant l'échafaudage écroulé, s'ouvrait une ouverture béante et sombre.

C'était la porte cochère de l'un des hôtels en construction dans la rue Royale... Cette porte, démasquée par la chute des estrades, donnait accès dans un large espace, encombré de pierres de taille et de matériaux de toutes sortes, lieu d'asile sûr où le péril n'existait plus...

Mais ce lieu d'asile, comment l'atteindre? Comment franchir avec Pauline la montagne de débris, de mourants et de morts qui s'élevait en travers de la rue comme une barricade insurmontable?

C'était, pour le vieillard, une entreprise presque irréalisable... il l'essaya pourtant; il dit à sa fille:

—Mon enfant, tout n'est pas perdu... rappelle ton courage... rassemble tes forces et suis-moi! Dieu nous aidera.

Puis, saisissant Pauline par la main, il s'élança avec elle parmi les décombres, monstrueux assemblage de charpentes brisées et de cadavres sanglants...

Il en atteignit la faite, soutenant toujours la jeune fille frissonnante, à demi morte, qui poussait des gémissements et des cris d'horreur en sentant palpiter sous ses pieds les membres des infortunés qu'un reste de vie agitait encore.

Ils touchaient au but cependant. Quelques pas à peine, désormais, les séparaient du terrain libre et désert. Ces quelques pas furent franchis, et M. Talbot, serrant Pauline contre son cœur, s'écria:

—Mon Dieu! vous m'avez permis de sauver ma fille! mon Dieu! Seigneur mon Dieu, je vous remercie et je vous bénis!... ah! ce moment me fait oublier toutes les douleurs de ma vie! je suis heureux!... je n'ai pas souffert!

Il fit asseoir la jeune fille sur un bloc de pierre, il l'enveloppa de ses bras, il couvrit de baisers son front pâle et ses joues livides, en répétant:

—Le péril est passé... le miracle s'est fait... rassure-toi, ne tremble plus...

Hélas! tout n'était pas fini pour le vieillard et pour son enfant.

La scène que nous venons de raconter, et qui, selon toute apparence, devait passer inaperçue au milieu de son cadre d'épouvantable confusion, avait eu un témoin attentif.

Ce témoin était Roland de Lascars.

Depuis quelques instants le baron, forcé de quitter la colonne du garde-meuble, contre laquelle les remous tumultueux de la foule menaçaient de l'écraser, s'était laissé entraîner malgré lui par le courant dans la rue Royale.

Commençant à craindre de devenir l'une des victimes de la tempête suscitée par lui, se sentant débordé de toutes parts et comprenant l'impossibilité de la lutte contre un torrent déchaîné, il venait de chercher un abri derrière la caisse d'un carrosse renversé, qui jouait au milieu de la voie publique le rôle d'un bloc de granit au sein d'un fleuve impétueux et forçait le terrible courant à se diviser.

Roland fut rejoint presque aussitôt en ce lieu par un petit groupe de cinq hommes, à mines effroyables, leurs visages enflammés rayonnaient d'une joie farouche, leurs mains et leurs vêtements étaient tachés de sang.

La présence de tels voisins, en un pareil moment, n'était rien moins que rassurante. Le baron, à tout hasard, glissa l'une de ses mains sous la basque de sa veste écarlate et chercha la crosse du pistolet passé dans sa ceinture.

XIII

Mais avant qu'il eût achevé le geste et saisi l'arme, l'un des bandits le regardant bien en face, s'écria:

—Cornes du diable, mon officier, la rencontre est heureuse, j'ose croire que voilà une belle nuit et qu'on fait ici de la bonne besogne! qu'en dites-vous?

Roland fixa les yeux, à son tour, sur son interlocuteur et reconnut Bergamotte, le voleur de montre et le donneur de renseignements.

—Belle nuit, en effet! répliqua-t-il, mais pourquoi quittez-vous si vite cette besogne que vous vantez?

—Mon officier, on n'est pas de fer! il faut bien reprendre haleine, quand on a travaillé comme nous venons de le faire, les camarades et moi!...

Ah! nous n'y allons pas de main morte et nos couteaux sont rouges jusqu'au manche!... A propos, il m'est arrivé malheur... un imbécile de bourgeois, d'un grand coup de coude a mis en miettes votre montre dans ma poche!... J'ai remboursé le coup de coude avec un coup de pointe, mais ça ne raccommode pas la montre, et j'y tenais pour l'amour de vous.

Au moment où Lascars allait répondre, un bruit formidable l'en empêcha. L'écroulement de l'estrade chargée de spectateurs était la cause de ce fracas inattendu.

Pauline et son père vinrent tomber à quelques pas du baron qui tressaillit en reconnaissant la jeune fille.

C'est le diable qui me l'envoie! murmura-t-il, puisque l'occasion se présente, ne la laissons point échapper.

—Bergamotte, dit-il vivement au bandit, Huber vous a donné l'ordre d'obéir, vous et vos gens, à quiconque vous adresserait ces mots: *Je viens du Nord et j'arrive à Versailles*.

—C'est la vérité, mon officier, et si vous avez quelque chose à nous commander, ne vous gênez pas, nous sommes là...

—J'ai quelque chose à vous commander, en effet, et le service que j'attends de vous sera bien payé... vous êtes cinq... chacun de vous aura dix pièces d'or.

—A ce prix là, répliqua Bergamotte, nous passerons, si vous voulez, dans le feu qui flambe là-bas, près de la statue du roi...

—Vous voyez ce vieillard et cette jeune fille?

—Qui sont en train d'escalader les tas de décombres, et qui s'y prennent, ma foi, pas trop mal... est-ce ça?

—Oui.

—Eh bien! emparez-vous de la fille, séparez-la de son père et emportez-la.

—Où?

—Où vous pourrez, pourvu que ce soit hors de la foule.

—Ce sera difficile.

—Moins que vous le pensez... l'un portera la petite... Je marcherai devant avec les quatre autres l'épée nue à la main, et nous nous ouvrirons de force un passage... aussitôt que nous serons en lieu sûr je vous remettrai le prix convenu.

—C'est bon!... dit Bergamotte, nous allons essayer... puis il ajouta: Pendant que nous serons en train, faut-il tuer le vieux?

—C'est inutile... répondit Lascars, laissez le vivre... à moins cependant qu'il ne se défende...

—C'est entendu... en avant, les autres!

Les paroles qui précèdent s'étaient échangées tandis que M. Talbot et Pauline gravissaient les monceaux de cadavres et de débris.

Ils venaient d'atteindre les débris de la porte cochère, lorsque Bergamotte, Lascars et les quatre bandits s'élançèrent à leur tour.

M. Talbot, au moment où nous venons de l'entendre remercier avec ardeur le Dieu de miséricorde et jurer à sa fille que le péril était passé, vit tout à coup se dresser devant lui un cercle de visages sinistres.

Saisi d'une nouvelle et poignante terreur, il tendit ses deux mains tremblantes vers ces hommes inconnus, et il s'écria:

—Que me voulez-vous?

—A vous, rien, vénérable antiquité... répliqua Bergamotte avec l'ignoble ironie du bandit qui raille avant de frapper, mais nous avons quelque chose à dire à la jolie fille que voilà.

M. Talbot frissonna de la tête aux pieds, et sa pâleur devint effrayante.

—C'est ma fille, balbutia-t-il d'une voix à peine distincte, c'est ma fille et c'est une enfant !... Au nom du ciel, messieurs, ayez pitié d'elle... au nom du ciel, ayez pitié de moi !...

—Assez de dialogue respectable ancêtre !... reprit brutalement Bergamotte, nous ne sommes pas ici pour causer... il nous faut la petite et nous l'aurons, par la meilleure de toutes les raisons, et, cette raison, c'est que nous sommes les plus forts. Rangez-vous donc, mon brave aïeul, et laissez-nous faire cette besogne sans broncher. Je vous dis ça pour votre bien. Soyez d'ailleurs parfaitement tranquille... On aura grand soin de l'enfant, et je connais, pas loin d'ici, un bel officier, riche et généreux comme un roi, qui lui porte un vif intérêt.

En parlant ainsi le bandit s'avança de quelques pas afin de saisir Pauline.

La jeune fille s'était levée, plus semblable à une statue de la Terreur qu'à une créature vivante.

Elle se jeta frissonnante en arrière, tandis que de sa gorge contractée s'échappait un cri rauque, cri d'effroi, de détresse et de mépris.

Le malheureux père, bouleversé jusqu'au plus profond de ses entrailles par ce cri désespéré, se plaça résolument devant Pauline.

—Ah ! murmura-t-il, une épée !... Si seulement je tenais une épée !

Mais il était seul et désarmé, en face de six hommes, qui tous avaient le couteau ou le pistolet au poing.

Il leva vers le ciel ses yeux mouillés, ses mains défaillantes, et d'une voix dont aucune parole ne saurait exprimer les notes déchirantes, il cria :

—Dieu tout-puissant, vous voyez ces infâmes ! ne viendrez-vous point en aide au vieillard qui veut sauver sa fille.

Un long éclat de rire des bandits accueillit cette invocation suprême.

—Finissons-en... dit Bergamotte, tout ça, c'est s'amuser à la bagatelle, et nous n'avons pas de temps à perdre...

En parlant ainsi, il franchit la distance qui le séparait de Pauline et il étendit les bras afin de s'emparer d'elle.

M. Talbot poussa un rugissement pareil au rauquement du tigre auquel on enlève ses petits.

Il se pencha vers le sol, et, ramassant, pour s'en faire une massue, un fragment de granit tombé sous le marteau des tailleurs de pierre, il s'efforça de frapper Bergamotte au visage.

Le misérable n'évita le coup qu'à moitié. La pointe aiguë de l'arme improvisée déchira ses vêtements et ensanglanta sa poitrine. La fureur s'empara de lui : sa fièvre de meurtre, un instant endormie, se reveilla : la crosse de son pistolet résonna sur le crâne du vieillard qui s'abattit comme foudroyé et ne donna plus signe de vie.

—Pas moyen d'en finir d'une autre façon... murmura le bandit ; ce vieux ne voulait rien comprendre ! le tour est fait... j'empoigne la fille, et allez de l'avant, vous autres !...

En même temps il saisit Pauline, malgré l'énergie de sa résistance dont il ne s'inquiéta pas plus que des révoltes inoffensives d'un petit enfant ; il jeta sur son épaule ce fardeau léger et il s'élança à la suite de Lascars et des quatre gredins qui gagnaient la rue, prêts à frapper mortellement quiconque tenterait de s'opposer à leur passage.

Si brutalement violente était l'étreinte du bandit, que la jeune fille, brisée et suffoquée tout à la fois, ne put, dans le premier moment, ni respirer, ni parler, ni crier... elle étouffait ; elle se sentait mourir...

Au bout de quelques secondes, cependant, l'air vital vint de nouveau gonfler sa poitrine, et alors, presque folle, n'ayant plus ni la conscience ni le souvenir de tout ce qui venait de se passer sous ses yeux, elle jeta dans les airs cette clameur lamentable, à laquelle Bergamotte répondit par des ricanements :

—Mon père... mon père... ne m'abandonnez pas !

Pauline semblait perdue sans ressource ! Dans ce péle-mêle gigantesque et sanglant, où chacun ne pensait qu'à soi, qui donc lui viendrait en aide ? qui donc braverait des mortels périls pour la défense d'une inconnue ?... personne, assurément ! personne !

Mais Dieu veillait ! l'œuvre d'iniquité ne devait point s'accomplir ! le défenseur inattendu se présenta soudain !... Un gentilhomme, dont le costume riche et élégant était déchiré à maints endroits, symptômes irrécusables d'une lutte violente au milieu du désordre, barra le chemin à Lascars et à ses bandits, en s'écriant d'une voix tonnante :

—Ah ! ça, que veut dire ceci, marauds ? depuis quand enlève-t-on les femmes en plein Paris ? Halte-là, misérables, et lâchez cette jeune fille.

Ces paroles, distinctes malgré le tumulte, arrivèrent jusqu'à Pauline, la ranimèrent et lui rendirent un peu d'espoir.

—Sauvez-moi !... balbutia-t-elle en se dressant, par un suprême effort, sur l'épaule de Bergamotte ; monsieur, au nom du ciel, sauvez-moi !...

—Je ferai de mon mieux, mademoiselle... répondit le gentilhomme qui tira son épée hors du fourreau et s'en servit chevaleresquement pour saluer Pauline.

Lascars poussa un hurlement de fureur.

Ce hardi gentilhomme qui lui barrait le passage, entravant ainsi la réalisation de ses projets infâmes, il venait de le reconnaître !... C'était son juge et son exécuteur de la nuit précédente, c'était l'objet de sa haine la plus ardente, la plus implacable, c'était le marquis d'Hérouville !

Lascars s'élança vers son ennemi sans lui donner, du moins il le croyait, le temps de se mettre en défense, mais Tancrede, s'attendant à une agression de ce genre, était sur ses gardes ; son épée, aussi rapide que la foudre, vint à la parade avec une irrésistible impétuosité. La longue brette du baron, malgré sa trémie robuste, ne put résister à un pareil choc ; elle se brisa comme si elle eût été de verre, ne laissant qu'un tronçon dans la main désarmée de son maître.

La couche de bistre étendue sur la figure de Lascars, et le vieil uniforme dont il était revêtu, rendaient méconnaissable ce scélérat.

Tancrede d'Hérouville, loyal jusqu'à l'exagération, et généreux jusqu'à la folie, abaissa son arme, au lieu de frapper, ainsi que certes il en avait le droit, la poitrine découverte du lâche ravisseur.

—Je vous donne la vie ! dit-il avec un écrasant dédain, rendez libre cette jeune fille, et retournez dans la fange d'où vous sortez !

Roland, pour toute réponse, recula de deux pas, tira de sa ceinture ses pistolets et fit feu, presque à bout portant, sur le marquis.

L'une des balles effleura les cheveux de Tancrede ; l'autre traversa de part en part le collet de son habit.

—Tuez-le ! mais tuez-le donc ! cria d'une voix rauque à ses bandits, Lascars fou de rage d'avoir manqué son coup ; cent louis tout à l'heure... cent louis tout de suite, à celui de vous qui le tuera !

Excités par l'appât de cette récompense magnifique, les quatre coquins entourèrent M. d'Hérouville. Bergamotte seul, embarrassé par son fardeau, ne put prendre part au combat.

Il n'eut point lieu de s'en repentir, car, en moins de quelques secondes, Tancrede, comparable aux fabuleux héros des romans de la Table-Ronde, désarma ses quatre agresseurs, et les coucha sur le sol à ses pieds.

L'un deux était mort, les trois autres dangereusement blessés, poussaient des gémissements lamentables.

—Diable ! murmura Bergamotte, le jeu qui se joue ici n'est pas bon pour nous ! Voilà les camarades mal accommodés, et, présentement, mon tour va venir ! Par bonheur, je sais un moyen de tirer mon épingle du jeu, et de gagner sans risque tout l'argent promis, et même quelque chose avec, je vais l'employer au plus vite.

En formulant cette réflexion, Bergamotte qui se trouvait à côté de Lascars, frappa traîtreusement la tempe de ce dernier avec la crosse de son pistolet, comme il avait frappé M. Talbot quelques minutes auparavant. Le baron tomba sans connaissance, ainsi que tombe un bœuf foudroyé par la massue de l'abatteur.

—Voici la fille, monseigneur !... dit-il en s'adressant à Tancrede, je n'agissais point pour mon propre compte, comme bien vous pensez... J'obéissais à l'homme que voilà... un vrai coquin que je viens de châtier sous vos yeux... il serait donc malséant de me punir pour les fautes d'un autre, et, certainement, vous êtes incapable d'une injustice...

—Fuyez, misérable ! répliqua M. d'Hérouville. Je n'ai rien à démêler avec vous !

Bergamotte ne se fit pas répéter deux fois cet ordre. Il chargea sur ses épaules le corps inanimé de Lascars qu'il emportait avec lui pour le dépouiller à loisir, il battit en retraite et il se perdit au plus épais de la cohue.

Pauline, affolée et tremblante, était venue se réfugier auprès de son défenseur.

Tancrede contempla cependant quelques secondes, avec une immense pitié et une respectueuse admiration, cette jeune fille pâle comme un fantôme, belle comme les anges, et dont la terreur était si profonde que sa raison semblait momentanément altérée.

—Dussé-je ne revoir jamais ce divin visage, murmura-t-il, je ne l'oublierai plus.

Puis, tout haut :

—Mademoiselle, dit-il, j'ai fait de mon mieux. Vous êtes libre... par malheur, les dangers qui vous menacent encore au milieu de cette foule, sont de ceux qui n'est point en mon pouvoir de conjurer... Veuillez prendre mon bras, mademoiselle, et permettez-moi de vous demander où je dois avoir l'honneur d'essayer de vous conduire.

Pauline regardait fixement Tancrede. Ses lèvres s'agitaient, sans articuler des sons perceptibles. Elle s'efforçait de remettre un peu d'ordre dans le chaos de sa pensée ; elle cherchait à comprendre les paroles qui venaient de frapper ses oreilles ; elle cherchait à faire à ces paroles.

Tout à coup la lumière se fit dans son cerveau troublé ; elle poussa un faible cri.

—Ah ! balbutia-t-elle ensuite, je me souviens ! Oh ! mon père... mon pauvre père...

Et elle éclata en sanglots.

Tancrede allait l'interroger avec une patiente douceur. Il en fut empêché par un événement soudain.

Les masses profondes qui fuyaient en désordre la place Louis XV, semblèrent saisies tout à coup d'un redoublement d'épouvante. On entendit des clameurs sauvages retentir ; des imprécations et des blasphèmes éclatèrent ; le torrent redoubla de furie dans son lit trop étroit, et remonta, comme une écume, jusque sur les amoncellements de débris, théâtre des dernières scènes que nous venons de raconter.

Alors ce fleuve humain s'empara, comme de deux épaves, de Tancrede et de Pauline, et les emporta avec lui.

Vainement M. d'Hérouville essaya de saisir dans ses mains les mains de la jeune fille pour n'être point séparé d'elle et pour pouvoir la soutenir au milieu de ces flots qu'à tout prix il fallait suivre sous peine d'être écrasé par eux...

Un double et terrible courant les saisit, les sépara violemment et les entraîna, en les éloignant de plus en plus de l'un de l'autre à chaque pas.

Lorsqu'au bout d'un peu de temps, le marquis put enfin échapper aux étreintes brutales du torrent ralenti, sa première action fut de revenir en arrière malgré tous les obstacles, et de chercher la jeune fille.

Vingt fois il risqua sa vie dans cette inutile recherche.

Pauline avait disparu, et, sans doute, Pauline était morte.

XIV

Quand l'aube du jour parut enfin, faisait succéder de pâles clartés aux ténèbres de la nuit sinistre dont nous venons de raconter quelques-unes des péripéties, la place Louis XV offrait un spectacle à la fois hideux et déchirant.

On eût dit un champ de bataille, au lendemain d'une de ces terribles rencontres entre deux armées, dont la date sanglante s'inscrit dans l'histoire des peuples.

Partout le sol était jonché de cadavres. Ça et là des infortunés vivants encore, mais mutilés, couverts de blessures, incapables de se mouvoir, faisaient retentir les airs de leurs gémissements.

Parmi ces amas de victimes d'un monstrueux forfait, erraient, comme des âmes en peine, les parents, les amis des malheureux qui n'avaient point reparu depuis la veille dans leurs logis.

On voyait des femmes chercher leurs maris, des sœurs chercher leurs frères, des pères chercher leurs enfants...